

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

L'Horloge.
Le Vieux Portrait.
L'arrestation de Bonhomme Noël.
Si j'étais Pée! poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chifon.
L'Actualité, etc., etc.

Négligences criminelles.

Nous ne croyons pas que, dans la longue et lamentable histoire des incendies de théâtres, dans les deux mondes, on puisse citer beaucoup de catastrophes aussi terribles que celles du théâtre Iroquois, à Chicago.

En moins de vingt minutes, près de 600 personnes y ont perdu la vie et près de 200 y ont été blessées mortellement, et attendent dans des hôpitaux et des salles la fin de leurs souffrances, et l'on compte aussi plus de deux cents malheureux qui ont disparu.

Nous ne voulons pas nous attarder dans le récit de cette calamité; on en connaît déjà les horribles détails.

Mais il est impossible de garder plus longtemps le silence sur ce navrant et humiliant sujet.

Il y a longtemps, trop longtemps peut-être, on se plaint amèrement partout de la fréquence effrayante des incendies.

On a voté nous ne savons combien de lois fédérales et d'États; édictés nous ne savons combien d'ordonnances, dans le but de prévenir les accidents du genre de celui qui vient de faire tant de victimes.

Rien n'y fait. Les incendies se sont multipliés et sont devenus plus considérables que jamais.

On s'explique difficilement cette fréquence exceptionnelle dans un pays nouveau, construit presque entièrement suivant les données de la science moderne. A vrai dire, il devrait y avoir parmi nous moins de configurations qu'en Europe.

Pourquoi en compé-t-on davantage?

Ce ne sont ni les connaissances, ni les ressources matérielles qui nous ont manqué.

Nous bâtitons mieux que nos pères; nos matériaux de construction sont moins sujets à la combustion que ceux qui étaient à leur disposition.

Nous avons fait des progrès immenses au point de vue de l'hygiène.

Pourquoi n'en serait-il pas de même au point de vue des incendies? Il y a là une anomalie dont il est difficile de se rendre compte, et qui ne s'explique que par un excès coupable, criminel de négligence. L'effroyable incendie de Chicago nous en offre un bien malheureux exemple.

Il y a deux causes bien nettement constatées à cette catastrophe:

1. Les fils électriques qu'il y avait sur la scène ont pris feu. Pourquoi? Parce qu'ils se croisaient et n'étaient pas à distance les uns des autres.

2. Le rideau de scène qui sépare la scène de la salle occupée par le public n'a pas fonctionné; il s'est arrêté dans sa chute et a permis aux flammes d'évahir cette salle. S'il s'est arrêté, c'est qu'il n'était pas en bon état; c'est qu'il ne fonctionnait pas bien. L'aurait-on mis à l'essai avant de le faire fonctionner? Deuxième

négligence plus coupable encore que la première.

On voit, cette épouvantable catastrophe est le fruit de deux négligences qui resteront peut-être impunies. C'est ainsi que se passent trop souvent les choses dans la majeure partie des républiques, et que les progrès de la science ne servent parfois qu'à aggraver les malheurs qu'ils avaient pour mission de prévenir.

L'excès de négligence de la part des employés subalternes; l'excès de tolérance de la part des hauts fonctionnaires — telles sont les deux grandes afflictions dont nous avons trop souvent à déplorer les conséquences.

LE COMMENCEMENT DES POURSUITES.

À peine revenue de la stupeur où l'a plongée la catastrophe du théâtre Iroquois et qui a un instant paralysé toutes ses activités la ville de Chicago commença à s'enquérir sérieusement des causes véritables du désastre; toutes les autorités municipales, le maire Harrison en tête; sont à ce travail.

Il s'agit de déterminer nettement les causes de l'incendie, de découvrir quels sont les coupables et de fixer les responsabilités. Douze arrestations ont déjà été faites; non pas précisément pour commencer les poursuites contre tels ou tels, soupçonnés justement ou non d'être les causes directes ou indirectes du désastre, mais pour assurer de la présence des témoins les plus inébranlables. La plupart de ces témoins ont été arrêtés au moment où ils se préparaient à fuir et à quitter la ville.

Quand on leur a demandé pourquoi ils fuyaient, ils ont d'abord refusé de répondre. Puis, pressés de questions, ils ont avoué qu'on les avait engagés à s'éloigner de Chicago, et parmi les personnes qui leur avaient donné cet étrange conseil, ils ont cité en premier lieu le "stage manager" assistant Plunkett. Ces hommes sont entre les mains de la justice qui les a mis sous une forte caution.

A cette heure, la justice a sous la main presque tous les hommes plus ou moins compromis dans cette lamentable affaire.

Quant à la ville de Chicago, elle est en deuil et l'année 1904 se sera ouverte dans des circonstances dont le souvenir sera d'une douloureuse évocation.

Un mot de Madeline Brohan.

De M. Galtier, dans le Temps: "Le soir de la première représentation du "Monde où l'on s'ennuie", Mme Madeline Brohan, qui a tout l'esprit des Brohan, avec une infinie bonté en plus — causait au foyer, avant d'entrer en scène, avec le maréchal Canrobert. Elle était nerveuse et, sous les cheveux blancs de la duchesse de Béville, son jeli visage de donataire du dix-huitième siècle semblait avoir perdu son beau et charmant sourire habituel.

— Et qu'est-ce que vous avez donc, chère amie? demanda le maréchal, qui s'en aperçut.

— Ce que j'ai?... Mon Dieu, c'est bien simple: j'ai le "trac".

— Le trac? dit le soldat étonné. Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la peur, mon cher maréchal.

Comment, la peur? ... la peur!

— Au fait, c'est vrai; fit la comédienne en retrouvant alors son sourire. Vous ne pouvez pas savoir!

Et appelant ce pauvre Picard, l'huissier légendaire de la Comédie, l'excellent Picard qui vient de mourir à Nemours:

— Picard! Allez donc chercher et apporter-moi le "Dictionnaire" de Bescherelle, pour apprendre le français à M. le maréchal Canrobert qui, ne sait pas ce que c'est que la peur!

Quelques chiffres curieux.

M. Morley, l'auteur de la biographie de Gladstone qui a paru récemment à Londres, a reçu, en rémunération de son travail, un chèque de 10,000 livres sterling (250,000 fr.). Quelque élevée que soit cette somme, elle n'est pas la plus forte qui ait jamais été payée à un auteur anglais. La même maison d'éditions qui a publié la biographie de Gladstone a payé jadis à M. Macaulay, pour son "Histoire de la Grande-Bretagne", la bagatelle de 500,000 francs. Elle n'en est pas peu fière, du reste. Elle a fait encadrer le chèque que la Bank of England, après en avoir versé le montant à M. Macaulay a bien voulu lui restituer et elle l'exhibe en bonne place dans ses bureaux où jeunes et vieux auteurs lui jettent des regards ébahis.

D'autres maisons anglaises ont également à leur actif des largesses de ce genre. Veut-on savoir, par exemple, ce que Mme Humphry Ward a reçu pour son roman "Helbeck et Bannisdale"? 350,000 francs!

Et il n'y a pas que les historiens et les romanciers qui puissent se vanter de pareilles sabbaines. Pendant longtemps, les 500,000 francs que lord Randolph Churchill reçut du "Daily Graphic" pour vingt lettres envoyées d'Afrique constituèrent le record de la rémunération journalière. Il fut battu pourtant par Nansen, qui toucha au "Daily Chronicle" 25,000 francs pour un seul télégramme de quinze cents mots, ce qui met le mot à environ 18 francs. En dehors de ce télégramme, Nansen fournit au même journal un article de quinze mille mots qui lui fut honoré par 100,000 francs. Nansen, du reste, sera longtemps encore, croyons-nous, l'auteur le plus fortement rémunéré du monde entier.

Le récit de son expédition au Pôle Nord, traduit dans presque toutes les langues, lui a rapporté plus d'un million. L'édition anglaise seule lui a valu 250,000 francs. Qu'est-ce été s'il avait atteint le Pôle?

Parmi les auteurs anglo-américains modernes qui font la terreur des bons caissiers, il faut citer Rudyard Kipling, qui a vendu une de ses dernières nouvelles à raison de un shilling (fr. 25) par mot. Non moins heureux et non moins habile est le célèbre humoriste Mark Twain, qui a su intéresser un éditeur anglais au point de se faire garantir une rente jusqu'à la fin de ses jours, à charge pour lui de donner à cet éditeur de rêve la primauté de toutes ses productions.

C'est une façon comme une autre de ne pas perdre l'humour.

La véritable histoire de Calino.

D'où vient ce nom de Calino que l'on emploie souvent pour désigner quelqu'un qui dit sérieusement des naïvetés?

Ce mot a pour origine une charge d'auteur par Théodore Barrière et Antoine Faucher, laquelle fut représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Vaudeville, le 12 mars 1855.

Le principal personnage de cette pièce est un certain Calino, peintre en herbe, arrivé à Paris depuis quelques mois avec sa femme, qui est jolie, et une soeur charmante. Cette bête trouvée sous le quatorzième degré de latitude nord du canal aux Fleurs "abandonne son hôtel à des rapins à condition qu'ils lui donneront des conseils; mais, comme il n'a aucune disposition pour la peinture, les rapins se moquent de lui et lui maintiennent sa soeur.

Cependant, Calino peint toujours, et de préférence la nuit, pour ne pas être dérangé par la vue de ce qu'il fait. On vient à parler d'une crue des eaux, et il prouve en ces termes comme quoi celles de la Seine sont au même degré de félicité.

— La Seine n'est pas plus haute qu'à l'ordinaire... j'en suis bien sûr, moi; j'ai fait une marque à un bateau, et depuis huit jours, l'eau n'a pas dépassé la marque!

Dès la première représentation, probablement, les journalistes se sont emparés de Calino pour lui faire signer ce type de Jocrisse auquel les attribuent les plus grossières plaisanteries venant à leur connaissance.

Pour jouer du piano.

Il est très difficile de bien jouer du piano, car cet instrument exige de l'exercice et des dons nombreux. Il faut que son œil arrive à voir 1,500 signes en 1 minute et son

Le corps humain lumineux.

Le professeur Arsonval a présenté lundi, à ses collègues un travail de M.M. Charpentier, de Nancy, et Blondlot.

Ceux-ci ont découvert que le corps humain dégageait des "radiations", que des "rayons" émanaient de notre organisme, que la puissance de ces rayons est influencée par la surexcitation nerveuse et la contraction musculaire. L'action de ces autres rayons X s'établit par le platino-cyanure de barym; elle excite et, dans l'obscurité, illumine. Présenté-t-on un écran sensible au devant d'un corps d'un sujet qui dégage ces radiations, on peut voir se dessiner sur l'écran, en un trait lumineux, le trajet du tronc avec ses ramifications multiples.

L'éminent professeur a exposé les faits sans en tirer de déductions. Depuis quelque temps, la science est bouleversée dans les lois qu'elle croyait le plus solidement établies. Le prix de Nobel récompense les inventeurs du radium, ce corps simple, dont les propriétés sont en contradiction avec toutes les théories reçues. Dans cet ordre d'idées, l'Académie des sciences, écoute qui lui vient dire que l'homme est le réservoir de forces à peine soupçonnées qui agissent chimiquement et à distance; que le flux nerveux est une matière sensible; qu'il éclaire, brûle et peut laisser sa trace; que l'homme n'est, au demeurant qu'un merveilleux appareil qui a son électricité propre et ses rayons X.

Ce que mange un Anglais.

Dans un journal médical anglais, un médecin a fait une enquête, et il arrive à cette conclusion que les sujets de Sa Majesté mangent beaucoup plus qu'il ne serait utile à leur santé.

Un Anglais mange aujourd'hui quatre fois plus de viande qu'il y a soixante dix ans et boit trois fois plus de thé qu'en 1859. Un ouvrier consomme 107 livres de viande par an; un petit bourgeois, 122; un Anglais de la classe moyenne, 182; et un riche, 300. Or, suivant le même médecin, il suffit pour un homme de: une demi-livre de viande par jour, un livre et demi de pain, un demi-litre de lait, 30 grammes de beurre, 30 grammes de graisse et une livre de pommes de terre. Tout le reste est inutile et, par conséquent nuisible....

THEATRES.

OPERA.

A la matinée d'hier l'opérette de Lecoq, "La Fille de Mme Angot", a été fort bien reçue.

Le soir la troupe de comédie a obtenu un nouveau succès par sa façon d'interpréter l'amusante et spirituelle comédie de Bisson: "Les Surprises du Divorce".

Ce soir, le spectacle sera très varié, il sera composé de "Paille et de la Navarraise" et du ballet de Faust. Un tel programme devrait attirer beaucoup de monde à notre théâtre de l'Opéra.

B. R.

ST. CHARLES OPERA-HOUSE.

Bryant, Saville, Eggleton, Walino, Marinette font fêter à l'Opéra.

La semaine prochaine nouveaux artistes, mais succès plus brillant encore, chanteurs, danseurs, jongleurs et instrumentistes d'un rare talent.

NEWCOMB.

Au Newcomb, sous la direction Fourton, la troupe Holden donne avec succès le drame "Forgiven".

La semaine prochaine, la troupe Holden produira une pièce fort originale: "A Barrel of Money" qui fera salle comble chaque soir.

CRESCENT.

"In Old Kentucky" est le plus grand succès de la saison au Crescent.

La semaine prochaine "David Harum", drame tiré d'un roman célèbre, interprété par une troupe d'un rare mérite.

GRAND OPERA HOUSE.

Toujours salle comble au Grand Opera House, grâce à la charmante pièce intitulée "Little Red Riding Hood".

Dimanche en matinée, tère de "In the Palace of the King" avec Miss Viola Allen et la troupe Baldwin-Melville.

TULANE.

La belle Madeline Langtry poursuit les succès au Tulane dans "Mrs Deering's Divorce".

Lundi prochain, changement de spectacle. Première de "The Auctioneer" avec David Warfield dans le principal rôle.

ELYSIUM.

L'Elysium est en veine de succès.

Après "Gypsy Jack", le grand drame fameux: "The Counterfeiter".

Il y aura foule la semaine prochaine à l'Elysium.

LES ESPRITS DES AUTRES.

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre monsieur et madame.

Depuis, ils se boudent.

Dans l'après-midi, leur fille, voyant arriver l'accordeur, lui dit:

— Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman.

DEPECHEs

TELEGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABELLE

Souscriptions ouvertes pour les victimes du désastre de l'Iroquois.

Chicago, 1er janvier.—Les héritiers du désastre de l'Iroquois ont poussé le public à ouvrir de nombreuses listes de souscription pour recueillir des fonds de secours.

Sir Thomas Lipton a télégraphié de Londres son intention de souscrire une somme de \$1,000. Le président Granger Farwell, du Stock Exchange, a nommé un comité de cinq pour recevoir les souscriptions. De nombreuses maisons de courtage se sont immédiatement engagées à s'inscrire sur la liste.

Des membres de la troupe de "M. Bluebeard Jr." attendent des instructions de New York pour l'avenir, nombre d'entre eux ayant perdu tout ce qu'ils possédaient dans l'incendie.

La situation en Colombie.

Colon, 1er janvier.—La situation intérieure de la Colombie devient de jour en jour plus grave et plus menaçante, et une discussion soulevée à Carthagène et Barranquilla par la publication de documents datés de Bogota, 7 décembre, et signés par le président Marroquin et son cabinet démontre que les Colombiens s'en rendent compte. Il a été proposé dans cette discussion que les municipalités déclarent par des plébiscites si la constitution sera changée, de manière à décentraliser le pouvoir de Bogota et à augmenter considérablement le pouvoir des municipalités et des gouvernements départementaux.

Le but de ce changement est de centraliser les gouvernements municipaux et départementaux, en sauvegardant l'intégrité présente de la République, et de faire disparaître toutes les raisons d'agitation et de discord.

En réponse à ces documents la municipalité de Carthagène a adopté une résolution réquerant que la décentralisation soit obtenue par une législation qui n'apportera pas de changement à la constitution.

Les Russes ne veulent pas la guerre.

St-Petersbourg, 1er janvier.—Des avis reçus ici de Moscou, le centre de la vie commerciale en Russie, confirment les rapports à l'effet qu'en dehors des cercles militaires, le peuple n'est pas intéressé dans les différends qui existent avec le Japon. Moscou a de grands intérêts commerciaux en jeu en Extrême-Orient, mais il ne réagit ni avec enthousiasme ni dans cette ville.

C'est regardé comme extrêmement significatif par ceux qui se rappellent la ferveur passionnée de toutes les classes de l'empire du Czar avant la guerre Russo-Turque.

Un résident bien informé de Moscou a écrit ceci à la Presse Associée:

"Il n'y a pas d'exagération à dire que la guerre serait impopulaire parmi les Russes."

Nouvelles de Tokio.

Tokio, 1er janvier.—On prétend que Sir Claude MacDonald, le ministre anglais au Japon, engage l'Angleterre à acheter les cuirassés chiliens Constitution et Libertad.

Un trait significatif et curieux des fêtes du Nouvel An actuellement à leur apogée est la reprise des chansons de la vieille guerre féodale par les habitants de Tokio.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THEATRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, si il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Tout personne résident en Louisiane est invité à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écroulé réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les blancs. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat et de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
B. B. BROWN,
P. O. Box 325, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.
No. 61 Commencé le 24 octobre 1903
LA Main Mystérieuse.
Par ELY MONTLEBERC.
TROISIEME PARTIE
Cœur de Mère.

XIII
Suite.
— Tu es folle. Catherine, tu n'as rien vu à l'époque où le criminel avait commis, je l'ai recherché

intuitivement, cet assassin, et il n'y a guère d'apparence qu'après tant d'années écoulées...
— N'ajoute pas un mot; tu vas dire, n'est-ce pas, qu'aujourd'hui moins encore que jadis, tu ne te sens capable de découvrir ce misérable.
— Tu le découvriras néanmoins.
— Comment cela?
— Oui. Tu le trouveras, et très sûrement même... car...
Et appuyant sur chaque mot sur chaque syllabe, le cœur de M. Mazerolles acheva:
— Car je vais te dire qui c'est...
— Toi! s'écria le juge absourdi.
— Pardieu, tu perds l'esprit, ma pauvre amie!
— J'ai au contraire, toute ma raison, et quoique tu me voies bien désemparée, je saurai conserver assez de force pour aller jusqu'au bout de la tâche qui m'est restée à accomplir.
— Le magistrat, à son tour, s'était mis debout.
— Il était devenu blanc comme un linge.
— Une rapide intuition de la vérité, de l'épouvantable vérité qui va suivre, l'avait frappé au cœur.
— Le juge sentait que la clef du mystère—mystère décevant et terrible, à la recherche duquel il avait couru si longtemps—allait lui être donnée.
— Il étoit mortellement un précepte dont il n'était impossible de voir le fond, et se rendait

compte que la poussée fatale qui devait le jeter dans cet abîme, était imminente.
— Catherine, sa sœur, connaissait l'assassin d'Ebby!
— Elle le connaissait!
— Se contentait-elle, même de la connaître?
— Cette simple question mentale éveillaient en la mémoire du juge tout un monde de rapprochements, de coïncidences dont il s'étonnait de n'avoir point été frappé plus tôt.
— Il se rappela les faits dont sa maison avait été le théâtre jadis, et qui, alors, n'avaient éveillé en lui aucun soupçon.
— Est-ce qu'il aurait eu l'idée de soupçonner Mme de Carronges, sa sœur?
— Et pourtant!
— En une vision pour ainsi dire instantanée, il revivait mille incidents divers de son existence commune avec Catherine, incidents qui lui avaient jadis paru d'une insignifiance absolue, et qui, à l'heure actuelle, brusquement éclairés, se revêtaient d'un relief saisissant.
— Quant à la conclusion de tout cela!
— Oh! la conclusion, elle s'imposait presque lumineuse et tellement effroyable que le pauvre Mazerolles en était tout frissonnant.
— Aussi se fat-on que par manière d'acquiescement le magistrat tenta de digérer, de tergiverser encore.

— Enfin! Catherine, reprit-il après un court silence, ce que tu me racontes là est tout de même par trop inadmissible pour que je l'accepte ainsi...
— Aurais-tu pu garder vis-à-vis de moi, vivant à mes côtés, un tel secret sans qu'il t'échappe?...
— Non, non, cela n'est pas possible, cela ne peut pas être...
— Cela est, au contraire, et si tu veux écouter l'historique, la longue histoire, ou plutôt la longue confession que j'ai à te faire, tu verras que je ne mens pas, et que je ne suis pas folle non plus...
— Le frère et la sœur se rassirent en face l'un de l'autre... Mme de Carronges alors prit la parole.
— Elle parla plus de deux heures devant le malheureux juge qui s'efforçait, pour ne pas la troubler dans le triste rappel de ses souvenirs, qui s'efforçait de demeurer impassible, mais qui avait le cœur serré par une angoisse sans cesse grandissante, un fur et à mesure que se déroulait la confession promise.
— Confession abominable, dont le juge d'instruction connaissait déjà les principaux épisodes, en ce qui concernait la naissance irrégulière de Marie-Rose Dorval.
— Mais ce qu'il ne savait pas, c'était que Catherine après lord Maxwell, le père de sa fille, avait eu un autre enfant en la personne de Clément Rechette.
— Depuis la mort de son mari,

trouvé les cent cinquante mille francs qui me manquent, je n'ai plus qu'à me laisser arrêter ou à me brûler la cervelle.
— Cent cinquante mille francs! pourquoi faire? explique-tou, voyons!
— Voici: j'ai engagé dans des spéculations de Bourse des sommes déposées en mon étude par certains de mes clients. Or, ces sommes, je les ai en partie perdues et on me les réclame avec insistance.
— Tu sais combien pour un notaire, cela est grave: les galères tout simplement.
— As-tu cherché à emprunter quelque part?
— Je l'écoutais, ma chère... Partout où j'ai pu, mais inutilement...
— Allons donc! et les usurers?
— A ce mot d'usurier le notaire avait tressailli visiblement.
— Écoute, Catherine, prononça-t-il d'un ton un peu hébété, j'ai essayé aussi de ce côté; malheureusement les usurers... n'ont pas voulu...
— Tu as été également chez cet homme? Tu sais bien, ce vilain homme, ton voisin chez qui tu m'as autrefois facilité un emprunt.
— Elle sembla faire un effort de mémoire...
— Il appelle... continua la veuve du marin, il s'appelle... voyons, aide-moi donc... tu vois parfaitement ce que je veux

dire...
— Il demeure juste en face de ton étude, rue de Varennes...
— Ah! j'y suis! il se nomme Mathias Herbeaux...
— La main que Rochette avait laissée sur le bras de sa maîtresse s'était crispée soudain.
— Il n'y a rien à faire avec Herbeaux, déclara-t-il sèche-ment.
— Mais encore... quand l'ast-tu vu?...
— Hier... hier matin... là!
— Et il t'a refusé?...
— Oui, aussi carrément, aussi nettement que possible.
— Hier matin, dis-tu?... Tu mens!
— Vraiment? ricana Clément Rochette.
— Vraiment, oui, car tu n'aurais pu voir hier matin que le cadavre de ce bon usurier...
— Un pâleur mortelle s'était répandue sur le visage du notaire...
— Son cadavre... balbutia-t-il... tu sais donc... que?...
— Je sais, oui, que cet excellent Gobseck a été assassiné avant-hier soir...
— Je puis bien te dire également, tiens... comment je connais ce crime dont les journaux n'ont pas encore parlé...
— Mon frère, Jacques Mazerolles, a reçu ce matin même, à déjeuner, un de ses collègues du parquet de Versailles, et c'est à ce magistrat, bien placé pour savoir ce qu'il en est, que j'ai